

Prologue

À quatre ans, j'ai appris que ce que j'avais toujours appelé un « garde-robe » avait un autre nom, un nom plus correct : « placard ».

À douze ans, j'ai bâti un placard tout autour de moi, sans même m'en rendre compte, et je n'en suis pas ressorti avant longtemps.

À quatorze ans, en cours d'histoire, j'ai appris une autre des significations de ce mot et j'ai fait mon intéressant pendant quelques semaines, emmerdant mon frère comme ce n'est pas permis, en appelant « placards » toutes les affiches que je voyais au centre-ville de Montréal.

Maintenant que j'ai vingt ans, ce mot veut dire tellement de choses pour moi. Le placard est l'endroit où je me suis caché pendant trop d'années. Il est la couche qui me recouvrait, qui m'affadissait, et dont je ne pouvais me débarrasser. Et, quand je me sens mélodramatique, je dis qu'il était aussi ma prison.

Je n'en suis sorti qu'un peu après mes dix-huit ans. J'aurais dû comprendre bien avant que mon désir de garder

mes secrets cachés, jusqu'à les oublier, était un moyen de les enfermer dans un cachot.

À quatre ans, j'ai aussi appris que les hommes et les femmes avaient des caractéristiques bien distinctes et que mélanger les deux, c'était mal. Je n'avais pas le droit d'aimer le dessin ou la musique ni d'aider ma mère à la cuisine, mais j'avais le droit de jouer au hockey et de casser des trucs parce que je bougeais trop.

À douze ans, j'ai compris qu'il y avait des gens différents et que ces différences, dans ma famille, personne ne les acceptait. J'ai eu peur d'être de ces individus que mon père déteste, mais, heureusement, j'avais un modèle qui pouvait me montrer comment agir pour ne pas être exclu. Mon frère David était là pour me sauver.

À quatorze ans, j'ai su avec certitude que mon père ne m'aimerait jamais autant qu'il aimait mon frère et ma sœur. Que je n'étais pas l'enfant qu'il aurait voulu avoir, peu importe ce que j'essayais de faire pour lui plaire.

La plupart du temps, tout allait bien. Le déni est un puissant somnifère. Je n'avais pas conscience que je faisais l'opposé de ce que je souhaitais réellement, de ce que je désirais le plus. C'était devenu tellement mécanique, comme une chorégraphie bien répétée, et la tension que je ressentais au début n'était plus qu'un vague souvenir. Le jeu auquel je jouais était désormais réel, je ne trichais pas, sortir avec des filles n'était pas un mensonge. Je ne savais

pas que je pouvais être autrement. Et, même si je l'avais su, je n'aurais pas cru en avoir le droit.

La porte du placard dans lequel j'étais encore il y a deux ans était si bien scellée que rien n'aurait pu en sortir, surtout pas moi. Je l'avais fermée à clé, barrée à double tour, y avais ajouté un cadenas de métal, puis avais jeté la clé, n'avais pas regardé la combinaison et brûlé le papier sur lequel elle était inscrite. Aucun moyen de quitter ce placard.

Tout allait bien. Relativement bien. Dans ma tête, tout était parfait. Avant. Je sortais avec mes amis, je m'amusais, j'étais sans contredit normal. Mais je n'étais pas heureux. Je vivais dans un monde fermé avec des gens qui détestaient les différences, des gens qui m'empêchaient, sans qu'eux ni moi le sachions réellement, d'évoluer et de découvrir qui j'étais vraiment, des gens qui me rendaient triste et honteux.

On était en août, je commençais mes études collégiales en arts et lettres. J'allais avoir dix-huit ans dans quelques mois, je sortais avec Daphnée, une des plus belles filles de l'école secondaire où j'étais allé, et j'étais prêt à passer à travers ces deux années de cégep, pour ensuite aller à l'université en littérature. Tout était clair et tracé devant moi. Avant. Avant qu'Olivier Desmarais apparaisse et fracasse mon placard à coup de hache. Ou à coup de guitare, c'est plus poétique.

Des coups à la porte

— Grouille! crie David en frappant contre le panneau. Tu vas être en retard!

— Qu'est-ce que ça peut te faire? que je marmonne dans mon oreiller.

Je me retourne néanmoins et lève des yeux paresseux vers le réveil sur ma table de chevet. Il n'est que sept heures trente, mais j'ai un cours à neuf heures. Philo. Pour faire bonne impression, je devrais au moins me présenter au premier cours. Je suis pourri en philo (enfin, je suis sûr que je serai pourri en philo). Un peu d'assiduité ne pourra pas nuire à ma moyenne. Troisième jour et je pense déjà à ma moyenne... C'est *nerd* en maudit.

Encore ivre de sommeil, je me dirige vers la salle de bain. Aucune trace de mon frère. Il est sûrement déjà parti à l'école et il m'a réveillé juste pour le plaisir de me faire chier. Il est inscrit au Sport-études, il pratique la boxe. Heureusement qu'on n'allait pas à la même école secondaire, je n'aurais pas aimé que

mon petit frère vienne m'écœurer à l'école en plus d'à la maison.

David, il est trop... C'est compliqué à expliquer. Il parle trop, trop fort, a une gueule de fendant qui, pour une raison que j'ignore, attire les filles sans bon sens. Ses blagues sont tellement machistes qu'il me semble entendre *moi, je suis un mâle, un vrai ! grrrr !* en sourdine chaque fois qu'il en fait une. Tout est dans l'attitude, c'est ce qu'il dit. Son ego est encore plus gonflé que ses muscles. Je cherche toujours le seul morceau d'ADN qu'on a en commun.

En sortant de la douche, je me sèche les cheveux et enroule une serviette autour de mes hanches. Des mèches me retombent devant les yeux. Ma mère aimerait bien que je me rase la tête, mais il n'en est pas question. Laurie, ma sœur, m'a coupé les cheveux. Pas comme ma mère l'aurait voulu, mais ça, ce n'est pas mon problème. Courts en arrière et sur les côtés, longs sur le dessus. Laurie dit que c'est ce qui me va le mieux. C'est elle, la coiffeuse, après tout. Je n'ai pas confiance en l'avis de ma mère, qui est comptable, sur ma coupe. Ni sur mon look. Quoiqu'elle n'ait jamais rien dit sur ça. Contrairement à mon frère, qui m'a traité de fif jusqu'à ce que je capitule et change de style vestimentaire. Mais mes cheveux... ce sont mes cheveux. J'ai essayé de me coiffer différemment et j'ai eu droit aux mêmes insultes. Même si je me faisais à nouveau faire une coupe militaire, mes parents trouveraient quelque chose à redire. « Ton

nez *fitte* pas avec tes cheveux», «t'as pas assez de barbe...», des conneries du genre. Ce n'est pas moi qui ai choisi mes gènes! C'est ce que j'aurais envie de leur dire, mais à quoi bon? Moins je parle, moins je me fais chialer après. Ça, je l'ai compris assez vite.

Alors que je suis en train de m'habiller, on cogne encore à ma porte. J'attends une seconde pour voir si c'est seulement un avertissement du style «grouille!». Je passe ma tête dans le col de mon chandail blanc d'Imagine Dragons, du temps de leur deuxième album, quand ma mère ouvre la porte et fronce les sourcils en me voyant.

— T'aurais pu me répondre, non? Je croyais que tu dormais encore. Je te reconduis ou pas? T'as encore les cheveux dans les yeux, quand est-ce que tu vas te décider à les couper court partout?

Et elle? Elle a encore la même coupe que sur les photos de nous trois, bébés!

Quand j'arrive à la cuisine, elle est déserte. Conclusion: je marche. Il est huit heures dix et, si je prends le métro, je dois me dépêcher un peu. J'ouvre le réfrigérateur: pas de lunch. Mon frère doit être parti avec. C'est son genre.

— Dave a pris ton lunch, me confirme Laurie en arrivant derrière moi. T'as de l'argent?

J'adore ma sœur. Elle a deux ans de plus que moi et elle n'a jamais tenté de me ridiculiser parce que je ne suis pas comme papa ou David. Elle aime l'art, elle aussi. Enfin, si la coiffure peut être considérée comme de l'art. *Anyway*, ce serait correct pour elle, en tant que fille, d'être fan de peinture ou de littérature. En fait, je m'entends bien avec elle juste parce qu'elle est humaine. Contrairement aux autres habitants de cette maison qui, semble-t-il, ont toujours une raison de se plaindre de moi.

Je demande, un peu étonné de la voir ici si tôt :

— Qu'est-ce que tu fais là ? Ton appart est pas confortable ?

— Souper familial du vendredi, t'as oublié ?

— T'es en avance, c'est pas cuit encore. Reviens dans dix heures.

— J'avais besoin de la liste d'épicerie, dit Laurie en roulant des yeux.

Elle me pousse sur le côté, se faufilant entre le comptoir et moi pour atteindre le réfrigérateur, où la liste se trouve, tenue en place par une fraise en plastique. Ma mère a un faible pour ce genre de trucs kitsch. Alors que Laurie scrute la liste, la fraise à la main, je m'assois sur le comptoir en pelant une banane.

— Elle a encore chialé à propos de mes cheveux, que je lâche, la bouche pleine.

— Surprenant.

— En effet. T'en veux ?

Laurie accepte le morceau que je lui offre et me tape la cuisse. Traduction: « Je suis pas ta mère, mais... descends du comptoir. » Je prends une boîte de jus. David me tuerait s'il me voyait boire un truc aussi artificiel.

— Bonne journée! lance Laurie alors que je sors de la cuisine.

— Merci, m'man!

— Ta gueule!

Je quitte la maison en ricanant. Elle est féminine, ma sœur. Talons hauts, jupes courtes, etc. Mais, quand elle se sent offusquée, elle perd toutes ses manières, et c'est à ce moment que mon père lui tombe dessus, lui rappelant que les femmes doivent avoir de la classe, de la retenue. Sinon, il la laisse tranquille.

On habite dans le quartier Rosemont. D'ici vingt minutes, je devrais être arrivé au cégep. C'est étrange, quand même, de ne plus être au secondaire. C'est un peu irréel. Le secondaire, c'était...

rassurant, je connaissais les règles. L'été m'a semblé long. Même si je ne vais pas l'admettre à haute voix, j'avais vraiment hâte de retourner à l'école.

Je suis le seul de ma gang à aller au Collège de Maisonneuve. La plupart de mes amis se sont inscrits au Cégep du Vieux Montréal. J'ai cru apercevoir quelques élèves de mon ancienne école secondaire, mais personne que j'aie déjà côtoyé de près ou de loin.

Daphnée, ma blonde, est à Saint-Laurent. On est en couple depuis mai seulement. Les choses vont bien, je crois. Quoique je ne sois pas très bon pour m'en rendre compte, quand ça va mal. J'ai vu trop de filles passer dans la vie de mon frère pour comprendre ce qu'est une relation stable. Il a beau être plus jeune, on dirait que son but dans la vie, c'est de tripoter le plus de filles possible.

J'ai eu ma première blonde à treize ans. Elle s'appelait Fannie et elle avait un an de plus que moi. Depuis, je suis sorti avec six filles. Ça n'a jamais duré, peut-être à cause de mon manque d'intérêt, comme elles le disaient. Elles auraient dû être contentes, je suis galant, je n'insiste pas pour coucher avec elles avant qu'elles-mêmes ne le demandent, je ne leur saute pas dessus dès qu'on est seuls. Et puis, bon, je ne suis pas si mal non plus. David me force à m'entraîner avec lui (ce qui m'emmerdait royalement quand il a commencé à me pousser, il y a quatre ans,

mais qui me plaît assez maintenant, je dois l'avouer) et, même si je n'ai pas son corps, ç'a donné de beaux résultats. Je suis un peu vaniteux sur les bords, il faut croire. C'est de famille.

Je marche jusqu'au cégep et, mon horaire en main, je trouve rapidement mon local. Je m'assois totalement à la droite de l'entrée, près du mur, et j'écoute le prof expliquer le plan de cours et le corpus obligatoire. Quand il nous libère, je me sens quand même rassuré. Ça n'a pas l'air si compliqué, finalement, la philo. Le truc, c'est de mettre ses idées en ordre et de réfléchir. Je peux faire ça.

Alors que je me penche pour prendre mon sac à dos, un crayon tombe du bureau à côté du mien. Je l'attrape au rebond, me redresse et vois une main tendue. Je donne ledit objet au gars derrière la main. Il sourit en jetant son sac sur son épaule d'un mouvement souple du bras.

— Cool, ton t-shirt, dit-il en pointant mon abdomen de son crayon. J'ai un ami qui est un fan fini d'Imagine Dragons.

Je hoche simplement la tête. Je ne sais jamais quoi dire quand je rencontre quelqu'un de nouveau. Les premiers contacts... je déteste ça. J'ai toujours besoin de quelques minutes (heures...) pour me dégêner, je n'y peux rien. Avec les deux débiles à la maison...

enfin, Laurie et David, j'ai pris mon trou, je parle en dernier.

— Moi, c'est Étienne, se présente-t-il alors qu'on sort de la classe à la suite des autres.

— Sacha. Tu... euh... tu les aimes ?

Je dis ça en montrant mon chandail, donnant un sens au mot «les». Le gars me laisse passer en premier lorsqu'on arrive à l'escalier roulant et j'y prends place, regardant en l'air pour le détailler. Il n'est pas laid. Observation totalement factuelle. Ma mère le tuerait ; il a les cheveux plus longs que moi. Des lunettes, et les yeux bruns comme ses cheveux.

— Je les aime bien, répond Étienne, mais Olivier, il tripe sur eux, il chante leurs tounes sans arrêt. J'y connais pas grand-chose ; c'est lui, le pro de la musique.

Je hoche la tête à nouveau, machinalement. On est à l'entrée de la cafétéria. J'y suis passé hier et avant-hier, mais j'ai préféré aller dans un resto et dans un parc non loin. Je ne veux pas être vu en train de manger tout seul. Ça fait *loser*...

— Tu connais du monde ici ? me questionne le gars.

— Pas tellement. Toi ?

— Quelques personnes de la poly. Ils sont là, ajoute-t-il en désignant une table complètement à gauche. Viens avec nous, si ça te tente. On va finir par crever ensemble en philo, *anyway*.

Manger seul ou se faire inviter, lequel est le plus *loser*, je me le demande. Je distingue trois personnes attablées : un gars, deux filles.

— Ç'a été long, ton affaire ! lance une des filles en se déplaçant sur le banc pour faire de la place à Étienne.

— Il arrêta pas de parler. Je comprends pourquoi le monde haït la philo !

En trois microsecondes, mon regard a parcouru la table. Une rousse ; celle qui a parlé ; un gars plongé dans un cahier COOP. Il en a une pile à côté de lui.

Et là, il arrive. Un autre gars, qui se glisse en face de moi. Il me regarde avec un grand sourire. J'ai quelque chose dans le visage ?

— C'est Marjorie, ma blonde, dit Étienne, son bras autour des épaules de la rousse. Julie, JF et...

— Olivier, c'est ça ?

Je ne sais pas pourquoi j'ai parlé, j'ai eu comme un feeling. J'ai juste vu ses yeux sur mon t-shirt, et

c'est sorti tout seul. La manière dont le gars hoche la tête et me donne ainsi raison me soulage énormément. Ça aurait pu être n'importe quel autre gars qui aime Imagine Dragons, j'aurais pu me rendre totalement ridicule.

— Le seul et unique, rigole Étienne. C'est Sacha, ajoute-t-il, on a philo ensemble.

— Sacha ? répète Olivier. C'est pas trop commun, comme nom.

— La seule fantaisie que ma mère ait jamais eue dans sa vie, j'en ai écopé.

Mon commentaire suscite un éclat de rire autour de la table. Et me voilà de retour dans mon trou de gars gêné...

— Comment tu savais mon nom ? demande Olivier, son regard voyageant de moi à Étienne.

— Je lui ai dit que t'aimais la même musique.

— T'étudies en quoi ?

La question vient de Marjorie. Étienne et elle se tiennent la main sur la table. Ça me fait penser... Je n'ai pas vu Daphnée depuis lundi, je vais l'appeler ce soir, lui assurer que je m'ennuie d'elle, elle sera contente.

Quand je réponds finalement « arts et lettres », je remarque, du coin de l'œil, Olivier qui plisse le nez. Quoi ? Il a quelque chose contre les livres ? Ne me dites pas que je viens de tomber sur un autre débile qui pense que la littérature, c'est pour – et je cite mon paternel – les « crisses de tapettes » ? Il ne faut pas chercher très loin pour comprendre pourquoi je lui ai menti et lui ai dit que je m'étais inscrit en sciences humaines. Il pense que je vais aller à l'université en droit. Il a arrêté de me regarder avec dégoût pendant une bonne semaine quand je lui ai annoncé ça. S'il découvre la vérité, je suis mort.

Chassant ces pensées angoissantes de ma tête, je demande à Olivier :

— Tu fais quoi ?

— Intervention en délinquance. C'est ma troisième année, mais j'ai été deux ans à temps partiel, donc c'est comme ma deuxième, si on veut.

Donc, il a deux ans de plus que moi, comme ma sœur Laurie. Noté. Je ne sais pas pourquoi je note, mais je note.

— Dès que j'ai eu fini le secondaire, je suis venu ici. Je travaillais dans un supermarché avec Étienne et Julie, continue-t-il. Julie m'a suivi un an après. Étienne, deux ans après, pauvre chou.

— Pauvre chou ? répète ce dernier, l'air amusé.

— Ma chouette ? propose Olivier avec un haussement de sourcils suggestif.

Tout le monde à la table s'esclaffe. Pourquoi ? Ça ne fait pas très « mâle », ce qu'il vient de dire... On ne devrait pas rire, il me semble.

— Et toi, dit finalement JF, il y a personne de ton école ici ?

— Ils sont presque tous au Vieux. Ça ne me tentait pas, j'aime le programme ici.

Je résiste à l'envie de me taper le front sur la table. « J'aime le programme » ? J'ai quel âge ? Dix-sept ou quarante-sept ans ?

— T'as pas suivi le troupeau, note Olivier avec un sourire. J'aime ça.

— Tout ce qui sort de l'ordinaire, toi, on sait ben..., réplique Marjorie.

Je souris avec les autres, sans tout à fait comprendre.

— T'es en couple ? me demande Olivier.

J'entends Étienne rigoler. Sans savoir pourquoi, j'hésite à répondre. Pourtant, j'aime ma blonde. Je l'apprécie, en tout cas. Elle est belle et gentille. Il n'y a pas de problème.

— Oui, Daphnée va à Saint-Laurent.

— Daphnée..., répète Olivier. Dommage.

J'avale ma salive de travers, mais je réussis à ne pas m'étouffer. Il me fixe. *My God*, il a les yeux tellement verts... Je n'ai jamais vu ça de ma vie. Des pommes vertes, je le jure. *Mais ta gueule, avec ses yeux, concentre-toi !* « Dommage ? » Qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne suis pas sûr de... Oh, je saisis.

C'est à cet instant que j'ai commencé à entendre des coups. Des coups tout doux, discrets, sur les murs extérieurs de mon placard.

Antigay

Olivier est gay. L'allusion est claire, il me semble. Et, quand je comprends que son «dommage» est une plainte voilée contre mon hétérosexualité, je ne peux m'empêcher de penser à ce que mon frère dirait dans une situation comme celle-ci. *Osti de fif?* Ou peut-être qu'il lancerait quelque chose de presque sympathique comme *tant pis pour toi*. Mon frère, sympathique? Non, jamais. Il est comme notre père. Le connaissant, je suis sûr qu'il montrerait sûrement qu'il est un mâle en bombant le torse et en grognant d'une voix si grave qu'il se foulerait une corde vocale. Mais je ne suis pas David ni mon père. Jamais je ne serai eux. J'essaie, mais... c'est sans espoir.

Le mot «dommage» semble flotter entre Olivier et moi pendant une seconde. J'entends les ricanelements des autres autour de la table. Ils blaguent sur le peu de retenue d'Olivier. Il me fait un clin d'œil en souriant. Je me force à sourire aussi. Je suis sûr que j'ai l'air d'avoir mordu dans un citron.

— T'es vraiment..., que je commence avant de m'arrêter, incapable d'articuler le mot.

Ben quoi? C'est sorti tout seul.

— Aussi gay qu'un pinson, comme le répète ma mère, dit Olivier en riant. Belle expression, avoue?

Jamais mon père ne dirait quelque chose du genre. Plutôt s'étouffer avec son badge de policier que de faire une joke sur le sujet. La première fois que je l'ai entendu prononcer le mot «tapette», j'avais cinq ans. Il parlait des nouveaux voisins. Ils ont déménagé depuis, heureusement! Et, à mes douze ans, il a déclaré à ma mère que, si je continuais à suivre des cours de violon, j'allais virer tapette. Je ne joue plus.

— Ta mère a pas tort, intervient JF. T'es genre... vraiment gay.

Olivier rit à nouveau, haussant les épaules. C'est censé vouloir dire quoi, ça? Il ne se sent pas insulté? Dans ma tête, «gay» égale «efféminé», et, sérieusement, Olivier est... il est juste... il ne semble pas comme ça. Il n'a pas le poignet cassé, sa voix est basse et non aiguë, il ne porte pas de foulard ou de vernis à ongles ou de... Je ne sais pas, moi! Il n'a juste pas... l'air gay.

Et puis, ça ne le dérange pas d'en parler aussi librement? Tu ne révéles pas ce genre d'info sans pudeur, selon moi. Le sexe, c'est privé. Encore plus

ce genre de sexe là ! Ses parents ne lui ont rien appris, coudonc ?

— J'ai vraiment faim, clame Étienne en se levant.

— Je viens, dit Olivier. Tu veux quelque chose ?

C'est à moi qu'il s'adresse et j'entends Julie commenter : « Laisse faire la *cruise*. »

— Relaxe, je suis juste poli. J'offre le lunch à Sacha comme cadeau de bienvenue.

— Qui dit que je vais rester ?

Un concert de « ouh » s'élève autour de la table et Olivier me regarde d'en haut, amusé. C'est perturbant. Mais pas aussi perturbant que sa main sur mon avant-bras.

— Faut que tu restes, répond-il, toujours avec son maudit sourire indéfinissable. Ça me prend quelqu'un avec qui parler musique. Les autres, ce sont des incultes.

Il y a eu un bang. Un gros coup, juste un. J'ai senti une pression vers l'intérieur quand il m'a touché le bras. Mais c'est parti aussi vite que c'est venu.

Finalement, on ne discute pas musique. On parle des profs, des cours. « On », ça veut dire le groupe

entier, pas Olivier et moi spécialement. Ce serait *weird*. Pas *weird*, mais... C'est la première fois que je vois un gay d'aussi proche, c'est tout.



À quinze heures, le sac sur le dos, de la musique dans les oreilles, je m'apprête à sortir du cégep, l'esprit léger. Du moins, il l'est jusqu'à ce que je voie Olivier au bas de l'escalier, en grande conversation avec un autre gars. En descendant les dernières marches, je ne peux m'empêcher de les fixer. Plus je les observe, plus je suis mal à l'aise, et plus je suis mal à l'aise, moins je peux regarder ailleurs. Je vais les croiser dans trois secondes. *Trois...* Est-ce que c'est son chum? *Deux...* Le gars, il n'est pas si beau que ça. *Un... Time's up.*

— Hé, dit Olivier en décollant son dos de la case. T'as fini?

Il tend la main vers mon épaule. Dès qu'elle touche mon chandail, je recule. Je me sens *cheap* d'avoir esquivé son geste. Je ne suis pas trop du genre contact... même avec ma blonde, donc encore moins avec un gars. Je me réconforte en me disant que, si j'avais été David, je n'aurais pas été capable de me contrôler et je lui aurais envoyé mon poing dans le visage. Et puis, on m'aurait accusé de voies de fait et je me serais ramassé en prison. Je fantasme une petite seconde en pensant à David derrière les

barreaux, puis reviens dans le présent, face aux deux gars qui me dévisagent, les sourcils froncés. Je fais un petit mouvement du menton que j'espère cool vers Olivier et me détourne. Pas envie de jaser avec les gays. J'aime les filles, moi, *anyway*, je ne veux pas lui donner des idées. J'aime les filles.

Parlant de filles... Il faudrait bien que j'appelle Daphnée. Vendredi, quinze heures, elle a sûrement terminé ses cours. Une fois à l'extérieur du cégep, je sors mon cellulaire de ma poche, trouve son numéro dans mon répertoire. Elle répond à la deuxième sonnerie.

— Tiens, t'es en vie ?

Ton de blonde fâchée. J'attire ça, ces derniers temps. Je m'arrête sur le trottoir en même temps qu'un troupeau d'étudiants et j'attends que le feu passe au vert.

— Je m'excuse, Daph, j'aurais dû t'appeler ou te texter.

— T'aurais dû.

— Je me suis ennuyé, ç'a été une drôle de semaine.

— Ça paraît pas que tu t'es ennuyé.

Eh boy... ça va être une longue et pénible conversation. Les filles... c'est capricieux et compliqué. Pourquoi faudrait se téléphoner tous les jours ? C'est ma blonde, je regarde même pas les autres, elle sait que je suis fidèle, je ne vois pas pourquoi on devrait se raconter nos journées tous les soirs. Mes cellules se jettent en bas d'un pont juste à y penser.

— T'aurais pu m'appeler aussi, que je dis très doucement, pour ne pas la fâcher davantage.

— J'ai attendu pour voir combien de temps ça te prendrait.

Sérieusement ? T'as le goût de me parler, appelle. Les tests comme celui auquel je viens apparemment d'échouer, j'haïs ça. Je ne passe jamais ces examens-là.

— Tu veux faire quelque chose en fin de semaine ? que je lui demande.

Elle accepte de sortir demain soir, de manger au resto avec nos amis, de voir un film. Je pourrais rentrer en autobus, mais je dépasse l'arrêt et marche jusque chez moi. Je continue à l'écouter parler. Si j'avais coupé court à la conversation, Daphnée m'aurait tué. Je suis sûr que, par les ondes, les filles arrivent à faire ça.

En arrivant à la maison, j'envoie un texto de groupe à ma gang du secondaire. Je suis pourri en

relations humaines, c'est presque un miracle que j'aie des amis. Je tape : « Souper et film demain. Qui vient ? » On a des choses à se raconter ; je me demande comment s'est passée la rentrée pour eux. Ils ont sûrement étalé ça sur Facebook et Instagram ou je ne sais quoi d'autre. Mais ce n'est pas mon genre, je ne suis sur aucun média social. Et puis, de toute manière, David ne manquerait pas une occasion de juger les statuts que je publierais. Non, merci.

Je suis seul à la maison. Je monte à ma chambre, enlève mon chandail, le lance à travers la pièce et m'étends sur mon lit. Le chandail a atterri dans mon placard. Je fixe les portes coulissantes et l'espace exposé où on voit quelques chemises, deux cravates pendues sur le même cintre. Je sais que, dans le fond de l'armoire, il y a mes pantalons. Ceux qui faisaient que David me traitait de fif, les *skinny*. Mon imbécile de frère... Tout ce qui l'excite, ce sont les gros seins et le caoutchouc des haltères au gym. J'aimerais bien être aussi stupide que lui, des fois.

Sur la tablette du haut, il y a mon violon. Je n'y ai pas touché depuis plus de cinq ans. Littéralement pas touché depuis tout ce temps-là. Je soulève parfois l'étui quand ma mère me force à dépoussiérer ma chambre, mais je ne l'ouvre pas. J'ai les doigts qui fourmillent juste d'y penser ! J'adorais ça et j'étais bon...

Mon père a voulu que j'arrête les cours pour faire quelque chose de plus masculin. Comme de la boxe. Quand il a suggéré ça, David a sauté de joie en criant : «Moi aussi, je veux en faire!» J'essayais d'avoir l'air enthousiaste, mais j'aurais préféré récurer les toilettes d'une gare pendant dix ans plutôt que de suivre des cours de boxe. J'ai proposé le tennis. Mon père n'a pas apprécié. Avec en toile de fond le rire de David et le regard découragé de ma mère, mon père a crié : «C'est de la boxe ou rien du tout!» Le «rien du tout», c'était une image. Je n'avais pas le choix. C'était de la boxe... ou de la boxe.

Depuis, il s'est un peu calmé, surtout que David est devenu super bon et participe à des compétitions. Je suis retourné dans l'ombre, ce qui fait bien mon affaire. De toute façon, je n'ai pas la *shape* pour boxer et je n'aime pas taper sur le monde. Je suis aussi grand que David ; six pieds. Je suis en forme à cause de lui, mais je ne suis pas assidu au gym. Il y a trop de gars qui pensent que leurs muscles leur donnent de la valeur, ils se comparent sans arrêt. Je ne suis pas à la hauteur.

— Sach ! crie ma sœur. T'es là ?

Elle a vu mon sac, c'est sûr. J'aurais dû le monter et étudier. Il faudra sûrement que je voie Daph dimanche pour me faire pardonner de ne pas l'avoir appelée. Si je pouvais être célibataire, aussi ! Mais je ne peux pas. Dès que je retourne sur le marché,

David se transforme en porte-parole d'agence de rencontres. Il veut que je me refasse une blonde sans attendre, dit que mon petit cœur brisé va mieux se ressouder avec une nouvelle fille dans mon lit. Mais je n'ai jamais eu le cœur brisé à cause d'une rupture. C'est arrivé quand j'ai compris que, pour plaire à mon père, je devais abandonner le violon, que je ne serais jamais assez bien pour lui. Avec le temps, je l'ai soudé, mon petit cœur.

De toute façon, l'amour, ça vient après un moment, ça prend du temps. Même le désir ne vient pas tout de suite. C'est long, ça se travaille, il faut que tu y penses, que tu te dises que la personne te plaît, que tu lui trouves des qualités, etc. Puis le désir vient. Ensuite, longtemps après, je suppose que l'amour arrive. C'est pour ça que je n'ai jamais paniqué quand on m'a laissé. Ça fait mal à l'orgueil, c'est tout.



J'entends ma mère parler avec ma sœur au rez-de-chaussée. Est-ce que j'ai dormi ? Je me lève et vais jusqu'à mon bureau pour brancher mon cellulaire. Sur le mur, il y a une affiche de Brent Michael Kutzle, le violoncelliste de OneRepublic. Même si je ne joue plus de musique, je ne l'ai pas enlevée. J'ai aussi un poster de Dan Reynolds, le chanteur de Imagine Dragons, mais je ne l'ai jamais mis sur mon mur. Pas question de donner des munitions à mon

père pour qu'il m'emmerde. Un violoncelliste, ça passe; un chanteur, j'en doute.

On cogne à ma porte. Comme d'habitude, on ouvre sans en attendre la permission. On entre dans ma chambre comme dans un saloon.

— Qu'est-ce que tu fous sans chandail?

Je lève les yeux au ciel. Voici David qui se mêle de ses affaires.

— Qu'est-ce que tu fous sans cerveau? que je rétorque.

— Tu te trouves drôle? Un petit *geek* de livres contre un agent des forces de l'ordre? Tu veux vraiment comparer nos cerveaux?

— Utilise le tien pour poser des questions intelligentes, que je réplique en allant vers ma commode pour prendre un nouveau t-shirt. En plus, t'es encore au secondaire, t'es agent de rien du tout, calme-toi.

— Ta gueule, viens manger.

Sur ce, il sort de ma chambre. Je soupire; on a tellement une belle relation fraternelle! Et puis, je pourrais bien être tout nu si je le voulais, c'est ma chambre! Épais.

J'enfile mon chandail et descends les marches. Tous les vendredis, on a un souper familial. Si l'un d'entre nous le manque, il a droit à un sermon. Ç'a toujours été comme ça, d'aussi loin que je me souviens. Des fois, je trouve ça imbécile; souvent, je m'en fous.

Je m'assois sur ma chaise habituelle, à côté de Laurie. Son chum n'est pas là. David est devant moi, maman, à ma droite au bout de la table, mon père n'est pas encore rentré. Il est bien le seul à avoir un passe-droit pour les soupers du vendredi. Il y a du poisson au menu. Avec un sourire, j'accepte les fèves vertes que ma sœur me sert. Je repousse mes cheveux du revers de la main.

— Lo, tu devrais couper le toupet de Sacha, dit ma mère.

— La frange, la corrige machinalement Laurie, me faisant sourire à nouveau.

— La frange, se moque David.

Mon frère a les lèvres serrées, le poignet cassé. Le message est clair: le mot «frange», ça fait fif. S'il était mime, il gagnerait des millions. Mais Olivier, le gars... l'ami d'Étienne, il n'est pas comme ça. On mime quoi, pour lui?

— Je pensais plutôt à des mèches, réplique ma sœur. Ça te tente, Sach ?

— Arrête de prendre ton frère comme cobaye.

— Maman, depuis deux ans que je travaille à la télé, je pense que je n'ai plus besoin de modèles pour quoi que ce soit.

— Tu pourrais habiller Sach en fille aussi, lance David. Il aimerait ça.

Je grommelle, la tête dans mon assiette :

— On sait ben, toi, tout ce qui pue pas la transpiration, c'est gay.

Laurie part d'un grand éclat de rire et je vois les lèvres de David m'envoyer une insulte que je n'entends pas. Ma mère, elle, me lance un regard réprobateur, mais elle n'a pas le temps de me sermonner : la porte d'entrée vient de s'ouvrir. Une demi-minute plus tard, mon père entre dans la cuisine en nous saluant. Il a encore son uniforme de policier, mais il a enlevé ses souliers. Il perd un peu de crédibilité, en chaussettes, mais je vais lui laisser l'illusion de son pouvoir. C'est important pour lui d'avoir du pouvoir.

— T'étais où ? le questionne David.

— Dans le village, répond mon père avec un plissement du nez.

Le village gay. Il n'aime pas ce coin-là de Montréal. Je ne lui ai jamais demandé pourquoi et je ne veux pas le savoir. Olivier doit souvent y aller le soir, la nuit, je ne sais pas, pour... Je n'arrive pas à croire que je me tiens avec un gay. Woah, minute, je ne me tiens pas avec lui, on s'est vus deux heures en groupe, on a parlé. Fin de l'histoire.

— Il y avait une petite marche, continue mon père. Pour je sais même pas quoi.

— C'est vrai, dit Laurie. Ils en ont parlé au studio, c'est pour l'adoption, je pense.

— Travailler avec un homosexuel, ça doit être compliqué, dit ma mère en déposant lentement sa fourchette pour prendre une gorgée de vin.

Compliqué? Travailler avec un homo, c'est compliqué? Ma sœur est coiffeuse, elle a l'habitude des gays! Et puis, si t'es une fille, il n'y a rien de compliqué là-dedans! Il ne te touchera jamais, c'est clair!

— Je ne sais pas, répond Laurie en haussant les épaules. Il est correct.

— *Anyway*, renchérit mon père, c'est pas ça, le problème. C'est pas sain, et les laisser élever des enfants, c'est pas une bonne idée. Pauvres enfants, y penses-tu ?

J'avais les yeux baissés sur mon poisson. Et les coups presque inaudibles ont cessé. La seule chose que j'entendais, c'est mon cœur qui battait. Et je me tassais contre le mur, contre les planches de mon placard. J'essayais de pénétrer dans le bois. De devenir invisible. Peut-être parce que je sentais que le sujet de cette conversation, c'était moi.

— On peut-tu parler d'autres choses ? lance David. Ça me coupe l'appétit.

— Vois ça d'un bon côté, que je renvoie, avec un sourire à Laurie qui sait d'avance que je vais sortir une vacherie. Trop manger avant de s'entraîner, c'est pas une bonne idée. S'il fallait que tu sois malade, ce serait une tragédie...

— T'es jaloux, face de fille ? Si tu faisais pareil, t'aurais sûrement pas l'air de... ça.

Ma mère y va d'un « les gars, s'il vous plaît » et mon père, lui, rit un peu en envoyant un sourire à David. Il prend toujours pour lui. Je ne veux pas être plus musclé, je n'aime pas ça, trop de muscles. Et je n'ai pas une face de fille. La créatine doit lui monter au cerveau, ça mousse. Être aussi con, ce n'est pas possible. Je suis plus beau que lui et il le sait.

Je les regarde tous manger en silence, morose. En tout cas, une chose est claire : ma famille est antigay. Je ne suis pas surpris, ce n'est pas une nouveauté. Les tapettes, c'est comme du poisson avarié, chez nous : ça nous rend tous légèrement malades.